

## Quel avenir pour les structures associatives en Pays de la Loire ? — par Alexandrine Dhainaut

Sale temps pour les associations serait-on tenté de dire tant la situation de ces structures indispensables au bon fonctionnement de la vie artistique semble s'être délitée au regard de ce qu'elle était dans les années 90 et 2000. Les associations, qui sont pour la plupart de petites structures en nombre et en volume financier, ne souffrent pas uniquement d'une inquiétude grandissante face à des subventions qui ne sont pas vraiment à la hausse, suivant en cela le rythme d'une société en délicatesse avec la croissance : au-delà de cette inquiétude somme toute bien partagée par l'ensemble de la population française, c'est aussi à une sorte d'angoisse existentielle où le manque de reconnaissance se mêle au sentiment de n'avoir pas toujours en face des interlocuteurs à la hauteur qu'elles sont confrontées. Entre *burn out* et bridage des désirs faute de moyens d'action, les responsables des associations ne sont pas loin de vouloir sortir leurs tracteurs métaphoriques pour bloquer le pont de Cheviré... Pourtant, ce n'est pas l'envie de faire ni de créer qui manque à cette population passionnée et engagée. Peut-être est-ce le moment d'envisager de nouvelles manières de fonctionner, plus collaboratives, plus solidaires, comme la mise en place du Pôle Arts Visuels à l'échelle de la filière toute entière et du Syndicat des Initiatives au niveau associatif semblent en montrer la voie : la région des Pays de la Loire pourrait de ce fait devenir pionnière en matière de réinvention d'un écosystème très fragile qui nécessite les soins des plus attentifs.



### Défrichage et leviers économiques

Entre les villes d'Angers, Nantes, Saint-Nazaire, La Roche-sur-Yon ou encore Le Mans, mais aussi des villages comme Piacé ou Ponce-sur-le-Loir, la région des Pays de la Loire dessine une carte très disparate de structures associatives — lieux physiques ou collectifs nomades — dédiées à l'art contemporain. La ville de Nantes en concentre le plus grand nombre. Pourtant, les collectifs et associations jouent un rôle fondamental dans le dynamisme d'une scène artistique, et a fortiori d'une ville. Par le travail prospectif qu'ils réalisent toute l'année d'une part : « Bien souvent, les structures comme les nôtres montrent les artistes en premier, comme nous l'avons fait en présentant le travail de Mircea Cantor en 2002 bien avant qu'il soit connu. On défriche, on prend des risques, et il y a un travail de veille, de prospection que ne font pas les institutions. Ce sont les petites structures qui font ce travail de fourmi », notent Jacques Rivet et Marie-Laure Viale, fondateurs d'Entre-deux association nantaise d'art dans l'espace public et médiatrice au sein des Nouveaux Commanditaires. Avant d'intégrer le circuit officiel, les artistes émergents passent la plupart du temps par les associations : « Quand je vois que les seules grandes expositions personnelles de jeunes artistes qui ont eu lieu au Palais de Tokyo, ce sont celles de Bruno Peinado et de Florian & Michaël Quisterebert (ces derniers y exposent justement en ce moment), qui ont tous trois fait leur première exposition monographique chez nous et que nous avons grandement supporté en leur temps, cela me fait vraiment plaisir et me donne le sentiment que tout notre travail en amont finit par porter ses fruits, mais ça ne fait pas plus réagir que ça les instances politiques locales », constate Patrice Joly, directeur de Zoo galerie, lieu d'art contemporain nantais (voir encadré). D'autre part, par les leviers économiques que l'activité de ces structures peut représenter : « Quand les artistes s'installent, ça attire des commerces, des artistes d'autres disciplines. Les exemples sont légion de Miami à Aubervilliers, de Berlin à Nantes, les artistes et les collectifs occupent les marges, la périphérie, puis viennent ensuite les gens « normaux » et les quartiers se transforment, se gentrifient, l'image d'un quartier comme celui de Belleville a pu être modifiée grâce à l'implantation des jeunes galeries, même si gentrification peut-être aussi synonyme de spéculation immobilière forcénée et d'évacuation des personnes à faible revenus » remarque James Porter : le directeur des Moulins de Paillard assiste à ces transformations d'un œil lointain et sceptique, lui qui habite dans un petit village de la Sarthe où ce qui compte à ses yeux est plutôt de maintenir une activité culturelle de qualité dans un coin aussi éloigné des grandes métropoles.

Zones Inuides, carte postale éditée pour *Beaucoup de choses à faire*, Entre-deux, Nantes, 2013. Photo J. Rivet.

### Zoo galerie

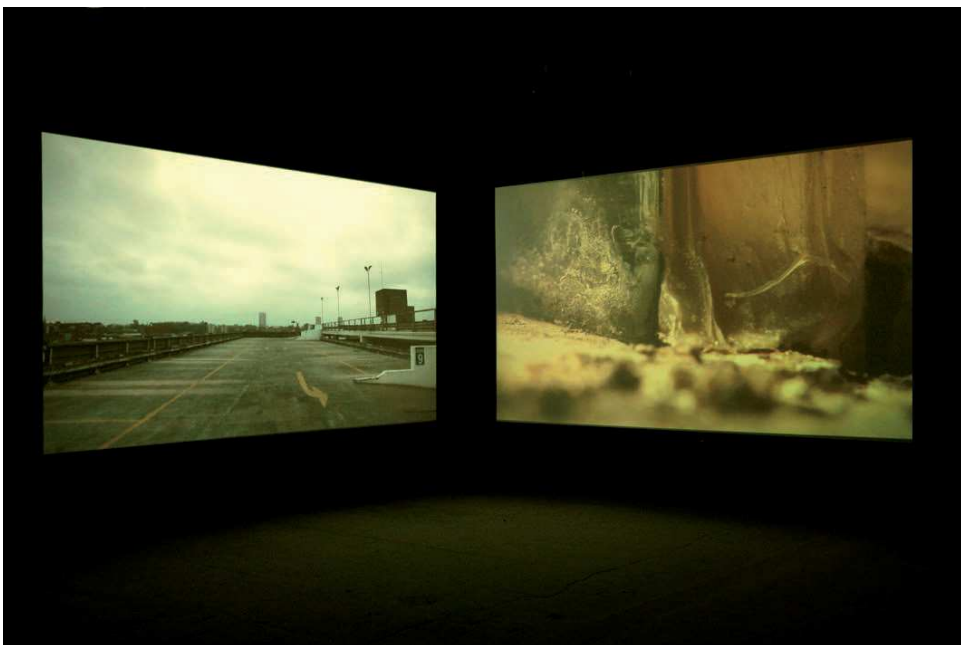
Créée en 1988 par un groupe d'artistes, d'architectes et de journalistes, Zoo Galerie, lieu d'exposition nantais situé dans une ancienne friche, dédie sa programmation à la création émergente. En 1997, ses activités évoluent vers l'édition avec la création de la revue 02, présente aujourd'hui sur tous les grands rendez-vous internationaux de l'art contemporain. Zoo galerie a vu passer de nombreux artistes désormais bien connus de la scène artistique actuelle, tels que Lili Reynaud-Dewar ou Saadane Afif. Aude Launay et Patrice Joly poursuivent leur travail de prospection sur le territoire tout en présentant des artistes internationaux encore méconnus en France. Ils préparent actuellement un projet d'envergure avec les!Mediengruppe Bitnik, artistes zurichois travaillant sur et avec Internet, pour lequel ils collaborent avec le cybermilitant Julian Assange.



Mark Geffriaud, *Anti Dumpty*, 2010.  
Courtesy Mark Geffriaud et gb Agency, Paris. Vue de l'exposition « Et Dixon » de Mark Geffriaud à Zoo galerie, avril-mai 2010.  
Photo : Bevis Martin.

Claire Fontaine, *Untitled (Hotel de Ville)*, 2004, lettres en Zinc et fixations. Vue d'installation, exposition « Couvrir Les Feux », Zoo galerie 2006.  
Photo James Thornhill. Copyright Claire Fontaine.  
Courtesy Claire Fontaine, Paris.





Oliver Beer, *The Resonance Project: Pay and Display*, 2011, installation vidéo sur deux écrans, courtesy Galerie Ropac, photo © James Porter. Vue d'exposition aux Moulins de Paillard.

Les Moulins de Paillard



**Les Moulins de Paillard**  
Situé dans le petit village de Poncé-sur-le-Loir, département de la Sarthe, cet ancien moulin du XVIII<sup>e</sup> fut pendant très longtemps une papeterie avant de devenir un centre d'art contemporain, lieu atypique doté de grandes salles à très petites portes qui accueille principalement des sculptures, installations et vidéos. Dirigés par la metteuse en scène et auteure Shelly De Vito et le plasticien James Porter, les Moulins de Paillard présentent des expositions monographiques d'artistes historiques (Gordon Matta-Clark, Robert Smithson ou Richard Serra) et plus jeunes (Julien Prévieux ou récemment Simon Boudvin) ainsi qu'un programme de résidences. En 2015, ils ont accueilli plus de 60 artistes en résidence, originaires d'une vingtaine de pays et indifféremment plasticiens, danseurs, acteurs, curateurs, architectes, auteurs... Le centre recense plus de cent collaborations artistiques (arts visuels et arts vivants) depuis le début de son activité en 2010. Des ateliers pédagogiques pour les enfants et des visites à destination des seniors y sont également proposés.

**Le cas nantais**

Si l'on considère l'exemple de Nantes, la ville doit en partie son attractivité et son rayonnement aux grands événements artistiques tels que le parcours Estuaire ou le Voyage à Nantes initiés par Jean Blaise. « Ces gros projets sont critiquables à plusieurs niveaux, notamment artistique, mais ont permis d'installer une espèce d'aura artistique autour de la ville qui a fait que des jeunes artistes ou des gens du milieu culturel s'y installent depuis cinq ans. Ce phénomène s'accélère », constate Romain Boulay, co-fondateur de MilleFeuilles, une des rares associations nantaises à proposer des ateliers d'artistes sur l'île de Nantes. La ville doit également son dynamisme aux initiatives et aux désirs d'acteurs culturels de s'y implanter et de s'impliquer dans le réseau associatif: « Avant, on rencontrait beaucoup de gens qui voulaient trouver du travail dans le milieu culturel à Nantes – bon, il n'y en a pas! C'est partout pareil – mais maintenant, on entend davantage des gens dire « je veux monter mon propre projet artistique, une résidence, une édition... » À Nantes, on a à peu près toutes les échelles, des toutes petites structures, des plus installées... On vitote tous un peu mais en tout cas, il y a un vrai milieu intéressant, composé de différents acteurs, différents publics. On a un cadre de vie plus facile qu'à Paris, c'est un peu un nouvel Eldorado », poursuit-il. Nouvel Eldorado? L'image semble un peu forte car à Nantes et comme ailleurs en Pays de la Loire, les chiffres des subventions attribuées aux associations dédiées aux arts visuels, jeunes et moins jeunes, n'ont rien d'eldoradesques et pourraient bien freiner les velléités associatives: 44% de ces associations sont des microstructures et leur volume financier pèse 0,2% du volume total (28 700 000 €) des budgets cumulés des structures répondantes à l'OPP (Observation participative et partagée des arts visuels en Pays de Loire). 29% d'entre elles ne perçoivent aucune aide (source: Observation participative et partagée des arts visuels en Pays de Loire, étude socio-économique des acteurs des Pays de la Loire: structures, artistes, professions intermédiaires menée par amac et publiée en juillet 2013 à partir de données 2011 collectées auprès des acteurs du territoire de décembre 2012 à avril 2013.)

**Les « moins de 20000 »**

En moyenne, les structures associatives de la région dédiées à l'art contemporain tournent avec un budget annuel d'environ 20 000 € (50% des ressources publiques perçues par les structures proviennent de la commune / OPP arts visuels 2013) et sont actuellement en attente des réponses à leur demandes de subventions auprès de la région. « Nous n'avons pas encore obtenu de réponse. Mais le problème ne vient pas exclusivement de la région. La majorité des financements des structures de la région vient de Nantes Métropole et, à Nantes, les subventions n'ont pas bougé depuis dix ans. On considère qu'avec le travail que l'on fait, on devrait être davantage soutenus. On est au plancher



Performance acrobikinoise à Millefeuille, 2015, photo: Philippe Piron.

depuis trop longtemps» déclare Michel Gerson, artiste et co-directeur de Paradise, lieu de résidence et d'exposition nantais (voir encadré), co-fondateur du Collectif R avec Béatrice Dacher, entité nomade de projets artistiques, et de MilleFeuilles. Par ailleurs, on recense 3 600 artistes dans les Pays de la Loire. De toute évidence, les associations sont des interlocuteurs essentiels pour cette population: « On maille le territoire, les arts visuels ont une fonction essentielle à la vie de ce territoire mais on a les miettes » déplore Laurent Moriceau, artiste et membre du collectif R. Conscient de voir le soutien public s'amenuiser et la faible probabilité de voir le privé s'engager auprès de structures à moindre visibilité et retombée médiatique, le tissu associatif exprime une forme de lassitude: « C'est difficile de monter un projet à plus d'un an. On ignore quelles vont être les subventions l'année d'après. Nous avons du mal à nous projeter, à imaginer des projets avec des artistes pour les deux ans à venir. Nous n'avons pas d'horizon très lointain », déclare Yolande Mary, directrice de la galerie Confluence, association nantaise dédiée à la photographie contemporaine. Faute de moyens sur le long terme, les microstructures parviennent difficilement à développer et à diversifier leurs activités mais aussi à créer de l'emploi stable (les charges de personnel représentent 32% du budget total des charges / OPP arts visuels 2013. La plupart du temps, il s'agit d'emplois aidés à durée déterminée, financés majoritairement par l'État), ou de l'emploi tout court, le bénévolat étant légion dans le milieu. « Depuis le boom des associations à la fin des années 1990, on a vu une évolution: plus de professionnalisme dans les attentes et énormément d'administratif, des demandes de subventions qui prennent du temps, explique Jean-François Courtilat, artiste et directeur de la galerie associative nantaise RDV. Mais les subventions ne grossissaient pas pour autant. Nous, ce qu'on attend, c'est de réaliser des expositions





Exposition de la résidence de Joël Hubaut à Paradise.  
Novembre 2015 – février 2016.

Vue de l'exposition de David Michael Clarke *Post Gods, Last Post*,  
à la galerie RDV, 2013 © Léa Cotart-Blanco.



### Paradise

Bâtiment atypique du quartier de la Madeleine à Nantes, Paradise a été conçu par deux architectes locaux, Agnès Lambot et Philippe Barré, désireux d'accueillir des projets artistiques. Ces deux architectes-mécènes en ont confié les clés aux artistes Michel Gerson et Béatrice Dachet pour y diriger les résidences artistiques (deux logements et un atelier) et les expositions d'artistes nationaux et internationaux sur les 100m<sup>2</sup> d'espace dédié au rez-de-chaussée. Défini comme un « centre de recherche et d'expérimentations », Paradise a notamment accueilli le travail identitaire de Medhi-Georges Lahlou, l'action et activisme artistiques de Kamiel Verschuren, la réflexion sur le lieu d'exposition comme sujet du duo de commissaires Jocelyn Villemont et Camille Le Houezec (It's Our Playground). La dernière exposition était consacrée au travail de Joël Hubaut.

dans de bonnes conditions, pas dépenser des mille et des cents pour des expositions tape-à-l'œil. Je ne dénigre pas les institutions mais entre le musée des beaux-arts et les autres institutions, nous sommes un peu les délaissés du milieu culturel. Par obligation, on a des projets qui sont de moins en moins ambitieux, on a réduit la voileure, ça n'est pas le courage qui nous manque, ce sont les moyens. Ce qui est bizarre parce qu'il y a beaucoup de bénévolat. Pour le tissu culturel, c'est une manne peu onéreuse. J'ai du mal à comprendre la stratégie des politiques. Je pense qu'ils n'en ont pas conscience », poursuit-il.

### Visions biaisées

Nombreuses sont les associations à souffrir en premier de ce manque substantiel de moyens mais aussi à constater une grande méconnaissance de l'art contemporain et de ses enjeux. C'est la vision de l'artiste, des professions périphériques des arts visuels et de leurs activités qui sont ici en question. « Comment perçoit-on les artistes ? Que font-ils ? Là, il y a un travail de fond à faire » lance François Brunet, co-fondateur du collectif Blast basé à Angers (voir encadré), dont l'action consiste essentiellement à trouver des locaux de travail aux artistes et à organiser des événements dans divers lieux. Méconnaissance également de la situation économique du secteur des arts visuels et de la précarité de ses acteurs dont les artistes au profit d'une image stéréotypée de « gosses de riches » qui exerceraient un « métier-passion » (et, plus généralement, du milieu culturel rarement rémunéré à la hauteur de ses années d'études). Nicolas Hérisson, artiste et coordinateur de Piacé le radieux, lieu dédié à l'art contemporain, à l'architecture et au design dans un petit village de 300 habitants, souligne quant à lui le soutien de la région mais pointe le désintérêt du Département quant au parcours permanent des 24 œuvres mis en place par la structure dans le village : « il y a une inertie assez importante alors qu'il n'y a rien par ici, c'est un projet atypique. Les artistes qui se déplacent ici sentent qu'il y a quelque chose, qu'il y a une âme, une énergie, peu de règles... Mais je n'arrive pas à être partout par manque de moyens. On peut dire qu'on est des artistes passionnés, mais au RSA quoi ! ». Ce manque de moyens impacte naturellement le contenu des projets qui se montent à minima, souvent par la présentation de pièces déjà produites, et précarise davantage la profession. « On paie des frais de production et de monstration aux artistes mais c'est dérisoire par rapport à leur investissement. J'invite moins d'artistes d'autres régions ou d'autres villes à cause des coûts de transport. Ça renferme alors que ça n'est pas le but. On se replie sur nous-mêmes par obligation. On devient radins », déplore Jean-François Courtilat. « Notre situation est hautement paradoxale : nous bénéficions, que ce soit pour nos expositions ou nos activités éditoriales, d'une reconnaissance internationale — nous sommes invités à participer à des foires comme *Liste* à Bâle ou *Independent* à New York, à nouer des partenariats avec de grandes institutions comme le Jeu de Paume



*Hyacinthe descendue de l'arbre*,  
Séverine Hubard, 2010.  
À Piacé le radieux.

à Paris, le Witte de With à Rotterdam, etc. — mais, sur notre propre territoire, nous sommes maigrement soutenus, que ce soit financièrement (moins de 30 000 € de subventions annuelles, toutes collectivement confondues, avec la plus basse en provenance du ministère via la Drac, de 4 500 €) ou même en matière de considération. Nous avons le sentiment de n'être pris au sérieux et estimés qu'à l'extérieur de notre territoire d'implantation et, même si c'est déjà beaucoup, ce n'est pas suffisant pour survivre. » complète Aude Launay qui co-dirige Zoo galerie et la revue 02 depuis maintenant plus de dix ans.

### Élitisme, encore et toujours

Taxés d'élitistes par certains élus à court d'arguments, la majorité des associations en arrivent à la même conclusion : les arts visuels sont souvent le parent pauvre de la culture. Revenant sur son expérience de plus de dix ans à Rezé, Edwige Fontaine de l'association Tripode (voir encadré) évoque les difficultés rencontrées avec les interlocuteurs de la ville : « Il y a un lieu commun qui dit que l'art contemporain est un champ d'action élitiste et déconnecté de la réalité, et il s'est infiltré jusque dans les services culturels de certaines collectivités. Or c'est un champ d'action qui nécessite de la précision et de l'exigence, c'est du travail, c'est concret. L'activité artistique, les partenariats qui en découlent avec des institutions ou des structures indépendantes, participent au développement d'une cité, mais ses moyens sont à la peine. Nous devons convaincre de l'intérêt à accorder du temps à l'émergence des idées, la production des œuvres et la transmission de cette recherche. » Ce manque de soutien des élus de la ville d'implantation des associations est également un constat récurrent. « À Angers, il n'y a pas vraiment de volonté de valoriser les arts visuels.

*Bulle six coques*,  
Jean-Benjamin Maneval,  
1964–1968. À Piacé le radieux



On comprend aisément que les arts vivants soient privilégiés, s'il y a du public, ça veut tout de suite dire que ça marche, c'est donc cautionnable par le politique. Nous, il nous arrive d'avoir cinq personnes (→ p24)





Maxime Bichon, *Altitude / Attitude (embodying)*, 2016. Piercings personnalisés. Vue de l'exposition « Attempting To Fly As Good As Flying », production Tripode. Cette exposition s'inscrit dans le cadre du programme *SUTTE... Expérimenter, Produire, Exposer – Saison 2015* à l'initiative du Centre national des arts plastiques, avec le soutien de l'ADAGP et de la Copie Privée. Crédit photo: Marc Domage.

Adrien Vescovi, vue de l'exposition « Amnesia », galerie de l'espace Diderot, Rezé — Production Tripode — juin–juillet 2015

### Tripode

Fondée en 2001, Tripode est une entité tricéphale de commissaires composée d'Edwige Fontaine, Franck Bertrand et Jacques-Alexandre Gillois qui présente des expositions monographiques d'artistes émergents. Dans l'espace Diderot de Rezé – un grand cube noir incliné de 200m<sup>2</sup> signé Massimiliano Fuksas – qu'elle a occupé pendant dix ans, Tripode a présenté trois à quatre expositions par an d'artistes tels que Briac Leprêtre, Hippolyte Hentgen ou Ernesto Sartori. Depuis 2015, l'association s'est installée dans la ville de Campbon pour rejoindre l'artiste Benoît-Marie Moriceau autour du projet Mosquito Coast Factory, lieu de production, d'expérimentation artistique et de résidence installé dans un ancien tri postal entre Nantes et Saint-Nazaire. Pour leur exposition inaugurale, ils ont réuni six artistes soutenus par le Cnap entre 2010 et 2015 : Maxime Bichon, Jagna Ciuchta, Julien Crépieux, Élise Florenty & Marcel Türkowsky et Éric Stephany.

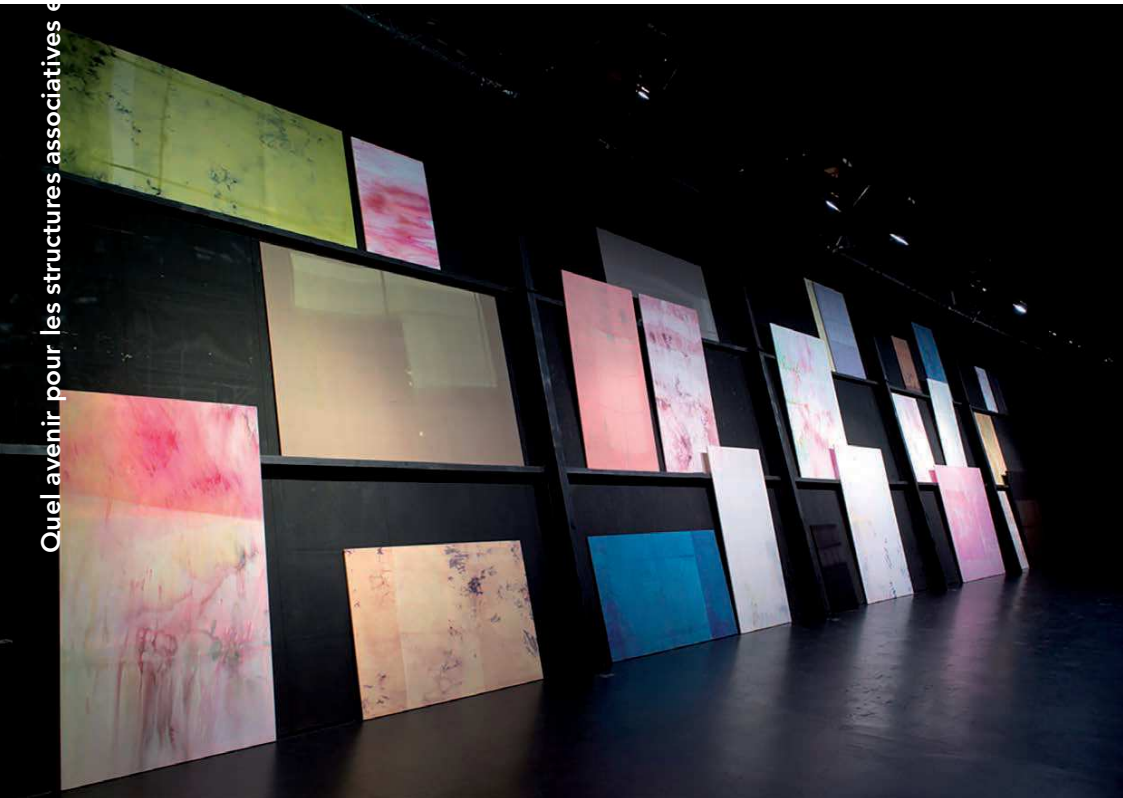


Atelier du collège Saint-Jean de la Barre, crédit photo : François Brunet.

### Collectif Blast

Créé en 1998 par des étudiants fraîchement sortis de l'école des beaux-arts d'Angers, le collectif Blast s'est donné et se donne toujours pour mission de dénicher des lieux de travail pour les plasticiens (angevins et des alentours, au premier rang desquels les étudiants des beaux-arts). Dirigé par deux artistes, Cécile Benoiton et François Brunet, le collectif occupe aujourd'hui quatre lieux à Angers pour une dizaine d'ateliers au total. Récemment, il prenait ses quartiers dans un établissement scolaire privé ou encore dans un bâtiment brut de 400 m<sup>2</sup> sur les Hauts de Saint-Aubin. Structure souple qui permet de répondre aux besoins des artistes, Blast propose l'occupation d'ateliers de six mois à un an renouvelable une fois, un atelier ponctuel de production (fabrication de pièces volumineuses, poste de travail pour montage vidéo, etc.) et une programmation d'expositions, de projections, de performances, ou de conférences.

Les ateliers Boselli, photographie réalisée dans le cadre de la résidence de Béatrice Dacher, crédit photo, Stève Lorieux.





lors de certains événements. On n'est pas crédibles. Tout ça payé par l'argent des Français, c'est scandaleux ! », s'en amuse non sans amertume François Brunet. « Mais une vision de la culture qui ramène la culture à des choses pragmatiques, chiffrables, c'est dangereux. Nous ne nous battons pas pour notre pré carré mais pour des idées qui sont élevées, qui sont importantes au regard de l'histoire. Quand une société décide de ne plus mettre d'argent du tout dans la culture ou mettre de l'argent infodé à ses propres principes, c'est catastrophique. Dominique Sagot-Duvaurox de l'université d'Angers parle de la « valeur vaporeuse » des arts visuels, qui est une valeur difficile à cerner, à quantifier et qui pourtant est très importante au sein de l'activité humaine de la société, d'un point de vue social, politique et économique. D'autant plus que le taux de réinvestissement dans l'économie locale des apports en subvention est des plus élevés, allant bien au-delà de ce qui est de mise dans les entreprises » s'interroge-t-il. Ce sont aussi les contradictions des exigences des collectivités qui irritent et lassent les structures à qui l'on demande toujours plus de contreparties : « Il faut que vous fassiez plus de médiation, que vous travailliez plus avec des institutions locales, ce que l'on faisait ! » se rappelle Edwige Fontaine. « À chaque fois qu'on en a fait plus, la municipalité trouvait que ça n'était pas assez. Les élus rezeens nous ont reproché un manque d'ouverture sur le monde, alors que nous accueillions les scolaires, les écoles d'art et d'architecture, les salariés de la médiathèque, le grand public, etc. Nous avons essayé de n'exclure personne, bien au contraire », explique-t-elle. Et dans un village de 350 habitants comme Ponce-sur-le-Loir où sont basés les Moulins de Paillard, l'accueil et la pédagogie sont encore plus indispensables. Mais, là encore, entre les demandes des interlocuteurs territoriaux et la réalité mise en place, la contradiction règne : « Il y a une très bonne école qui est à côté de chez nous et nous n'avons même pas un bus pour les faire venir. Une fois par an, ils marchent deux heures pour venir voir une exposition. La Drac nous a reproché de ne pas faire assez de pédagogie mais comment avoir un rayonnement plus grand sans moyen de transport ? On vit la même situation que les autres structures mais en plus extrême encore », conclut James Porter, co-directeur de la structure.

Autre constat général : l'isolement des petites structures face aux institutions qui ne collaborent pas suffisamment avec ce tissu associatif. « Nous avons des institutions extrêmement lourdes qui ne laissent pas beaucoup de place aux autres : Le Voyage à Nantes, le Frac des Pays de la Loire, qui travaillent tout seuls. » déplorent Jacques Rivet et Marie-Laure Viale. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la dernière édition du VAN qui ne compte aucune association dans sa programmation. Mais la scission prend parfois une tournure intellectuelle et esthétique : « On a l'impression d'une course à l'échalote où il s'agit d'attirer les entreprises et les touristes : entre Lille, Bordeaux ou Nantes, chacun se fait concurrence

à la pièce la plus spectaculaire qui va faire pousser des « oh ! » et des « ah ! ». Nous, on essaie de prendre le contre-pied. C'est sûr que lorsqu'on est bouche bée, ça n'est pas facile de débattre. Lorsque j'entends que l'objectif est d'être surpris à chaque coin de rue, on n'est pas sur le même objectif. On va finir par ne plus faire un pas sans tomber sur un truc qui est censé nous en foutre plein la vue », constate Jacques Rivet.

#### Co-construire la politique culturelle

Bien qu'ayant récemment changé de bord, la région des Pays de la Loire trouve majoritairement grâce aux yeux des associations, par une volonté jusqu'ici affichée de valoriser la création contemporaine, de soutenir les acteurs associatifs et de co-construire les politiques culturelles avec les structures fragilisées. En 2009 était organisée la première conférence régionale consultative de la culture (CRCC) des Pays de la Loire, réunissant 120 acteurs issus de tous les métiers de la filière culture de la région (de la radio indépendante en passant par le théâtre, les arts visuels ou l'architecture). « C'était un organe important car nous nous sommes sentis écoutés. Il y a une volonté de changer les choses. Toutes les collectivités ne sont pas à mettre dans le même panier. Une charte de bonne conduite a été rédigée notamment à destination des collectivités pour les sensibiliser à l'arrêt du bénévolat, pour que dans les budgets, on intègre les honoraires des artistes et des commissaires. À l'échelle nationale, cette initiative est exemplaire » souligne Edwige Fontaine. Sans cette initiative de la Région, l'idée de fédérer les acteurs associatifs de l'art contemporain n'aurait peut-être pas germé. En effet, depuis l'été dernier s'est formé le Syndicat des initiatives, association des associations qui regroupe les petites et moyennes structures dédiées à l'art contemporain de la région. « Il y a des chapelles et des histoires, pas forcément toujours d'affinités dans les projets ou dans les boulots car chaque association a sa spécificité mais on est réunis autour de la table pour la première fois, sans s'engueuler, pour mettre les choses à plat » se réjouit Michel Gerson. « Nous sommes sur le terrain, on participe à l'émergence d'artistes de tous âges. Il y a une absence de considération du travail que l'on fait. Exception faite de nos interlocuteurs à la région et au département qui sont des gens très avertis et connaissent très bien tous les enjeux de l'art contemporain, il y a un dialogue et une relation qui ne se font pas avec les élus à la culture. Si je prends l'exemple de Jean-Louis Jossic, qui a été adjoint au maire en charge de la culture à Nantes pendant dix ans, il n'a jamais mis les pieds à Zoo galerie par exemple. Je crois que c'est un secteur qui ne retient pas leur attention et le secteur des arts visuels n'a jamais su se fédérer. Tous les métiers sont fédérés. Ça sous-entend aussi que nous n'avons pas de représentant pour s'adresser au politique. Le constat et point de départ du Syndicat des initiatives, c'est l'extrême atomisation du secteur », explique Laurent Moriceau (voir encadré).



en haut BOT de paille, exposition Exo-Art, Collectif Apo33, L'atelier 2013 – Installation sonore et sculpture 2013 – déchets électroniques, système sonore automatisé, ordinateur (dimensions : 1.20 x 1.50 m).

à gauche Vue de l'exposition Lucas Grandin du 21 novembre 2015 au 02 janvier 2016 à la Gâterie.

#### La Gâterie

La Gâterie doit son nom cocasse à une langue qui fourcha : « galerie » devient « gâterie », prenant alors tout son sens dans un quartier où siégeaient historiquement quelques sexshops. Ce lieu de diffusion créé en 2010 et géré par l'association Transversale propose une programmation d'expositions dans un espace entièrement vitré, privilégiant l'installation et l'expérimentation de formes d'exposition non réduites aux cimaises habituelles. Unique lieu d'exposition entièrement dédié à l'art contemporain de la Roche-sur-Yon, la Gâterie présente cinq expositions annuelles sur un thème imposé (collectif, street art, etc.) en écho aux événements de la ville, permettant ainsi des passerelles avec d'autres formes artistiques. Sous le patronage de Domino Panda, association de musique indépendante propriétaire d'un fonds de fanzines et magazines indé, la Gâterie dispose d'un espace de lecture permettant la consultation libre de ce fonds ainsi que des éditions réalisées lors des expositions passées.

**Les associations culturelles, demain**

D'une ville à l'autre, l'incertitude des acteurs associatifs quant aux coupes budgétaires et donc à leur survie est extrêmement sensible. D'autant plus lorsque les représentants territoriaux ne cessent de changer : à Angers, « on ne sait pas ce qui va se passer cette année. Le maire annonce 30% de coupe dans le budget de la culture des associations, puis on nous a annoncé 5%. De quoi ? On ne sait pas ! Nous avons souvent affaire à des interlocuteurs qui ne font que passer, cela donne le sentiment que les dossiers ne sont pas suivis, c'est très déstabilisant », affirme François Brunet. À Nantes, on échange peu avec les élus et l'intérêt de la nouvelle maire, Johanna Rolland, pour le tissu associatif et pour la culture tout court reste à démontrer. « On ne peut pas dire que la culture soit la priorité de la ville. Ce qui faisait la force de Nantes et son rayonnement, c'était cette énergie qui venait de la création dans tous les sens du terme. Là, je ne sens pas ce soutien, c'est palpable, c'est dans l'air. Je pense que c'est donc le moment de monter au créneau », déclare Jean-François Courtilat. De son côté, Zoo galerie fait face au délabrement du bâtiment qui l'abrite : « comment expliquer qu'un modèle comme celui de Zoo galerie avec une galerie, une revue, et dix ateliers d'artistes autour, un modèle qui est reconnu et développé un peu partout en Europe comme un modèle optimum pour l'émergence des jeunes artistes, soit laissé à l'abandon par la municipalité nantaise ? » s'interroge Patrice Joly. À Poncé-sur-le-Loir, les craintes subsistent quant à un désengagement progressif de la part du Département : « Le département concentre les activités dans les endroits où il y a le plus de population. Nous avons 300 habitants ! On ne fait pas le poids. Nous, on pense que l'art contemporain est la synthèse de plusieurs facultés : la mathématique, l'histoire, etc. Être contre ça, c'est être contre l'éducation. Il y a une bataille esthétique entre reconnaître et découvrir. La difficulté est de faire le pont entre l'un et l'autre, entre le confort et la nouveauté. C'est là que ça bloque. Les politiques ne regardent que les électeurs et veulent anticiper les goûts du public, ils tablent sur la reconnaissance. Nous revendiquons le fait d'être étonné, d'être surpris », affirme James Porter. Dans les discours des uns et des autres, le mot « résistance » revient comme un leitmotiv. « C'est vraiment un acte militant. Nous ne sommes pas là pour nous enrichir personnellement sur le dos des collectivités », souligne Jean-François Courtilat. Mais aussi le désir toujours renouvelé d'initier des projets, de collaborer avec des artistes. « Je pense que les artistes seront toujours là, et nous aussi peut-être, quel que soit le contexte économique, que rien ne pourrait nous empêcher d'agir d'une certaine façon ; en même temps artistes, commissaires et critiques indépendants sont en droit de craindre une dégradation de leur contexte économique déjà fortement précaire (d'où ce recours à devoir faire plusieurs métiers). Il y a un tiraillement constant entre optimisme et pessimisme », conclut Edwige Fontaine •

**Apo33**

Créé en 1997 et géré par des artistes, ce « labo-ratoire artistique, technologique et théorique transdisciplinaire » met en lumière la pratique intermédiés, croisement des arts expérimentaux, de l'art sonore et des arts numériques. S'inscrivant dans les dynamiques ouvertes par le mouvement des logiciels libres, Apo33 interroge les transformations actuelles des pratiques artistiques et culturelles, conséquences des réappropriations et usages des technologies de l'information et de la communication. Sa programmation propose autant de concerts de musique expérimentale / nouvelle que d'expositions et de performances mais aussi des workshops, des ateliers de partage, des séminaires, des interventions dans l'espace public, des projets en ligne et des publications. Par ses activités diverses, Apo33 tente d'explorer les passages et résonances entre la création et d'autres disciplines ou pratiques sociales (activisme politique, médiation ou action sociale, sciences dures et sciences humaines, urbanisme, écologie, économie...).

Exposition BOT – Multiplication du phénomène, la pièce: Paille à Sons, Collectif Apo33, Galerie La Gâtérie, La Roche sur Yon, Janvier 2014 – Installation sonore 2014 – paille de ferme, système sonore, ordinateur, néons (dimensions : 3 x 3m).



**Entretien avec Laurent Moriceau par 02point2**

**Dans la continuité des travaux de la CRCC<sup>1</sup> et suite à la création du Pôle Arts Visuels en Pays de la Loire, un collectif d'une vingtaine d'associations s'est formé pour se fédérer autour d'une dynamique commune. Les couloirs résonnent encore des discussions, les idées fusent pour donner plus de voix aux associations de la région, pour que leurs problématiques soient mieux identifiées mais surtout pour que cet aspect revendicatif ne résume pas une démarche qui se veut avant tout constructive, inventive et prospective, car le bouillonnement d'idées et l'investissement maximum est bien plus la marque de fabrique de ce secteur que la plainte, même si les raisons de s'inquiéter sont bien là... Laurent Moriceau, qui porte une lourde responsabilité dans la création de ce projet, se fait le porte-parole éphémère du Syndicat des initiatives en répondant aux questions de 02point2.**

02.2 Pourquoi avoir fondé le Syndicat des initiatives ?

LM Nous connaissons le rôle incontournable des associations non institutionnelles (ou dites microstructures) : elles maillent un territoire d'outils indispensables pour les artistes et le public, quelle que soit leur génération ou la forme d'art qu'elles privilégient. Il n'y a pas d'artiste qui, dans sa carrière, n'ait eu recours, pour le développement de son travail, aux dispositifs associatifs, que ce soit pour produire des œuvres, les diffuser, les vendre ou encore rencontrer un public. Le travail auprès du public est aussi l'une des forces du réseau des associations, que ce public soit d'origine rurale, urbaine ou périurbaine et quel que soit son milieu social ou professionnel. L'OPP<sup>2</sup> de 2013 a mis à nu la réalité des associations non institutionnelles : elles représentent en nombre 44% de la filière arts visuels en pays ligérien mais elles ne disposent pour leur fonctionnement que de 0,2% du budget de cette filière. Les chiffres sont éloquentes : nous produisons un travail considérable pour la filière arts visuels mais nos conditions économiques sont marquées par toutes les formes de la précarité, notre travail semble donc ne pas être visible. De nombreuses structures sont dans la nécessité de se développer, de se professionnaliser et, si certaines associations ont recours à l'emploi aidé (ou assimilé comme tel), presque aucune n'a la possibilité de pérenniser un poste. Souvent pensé

1 Conférence régionale consultative de la culture, Région des Pays de la Loire.

2 L'Observation Participative et Partagée. Une étude socio-économique des acteurs des Pays de la Loire : structures, artistes, professions intermédiaires, 2013. Région des Pays de la Loire.

comme un recours, le mécénat s'avère incapable de remédier à cet état de fait. Les solidarités multiples qui pourraient se mettre en place entre les différents acteurs de la filière arts visuels ne sont que trop rares. Nous avons l'impression par ailleurs que le rôle des associations est méconnu ou ignoré des politiques. Ce constat, partagé par de nombreuses associations, est à l'origine de la création du Syndicat des initiatives, car nous avons le sentiment qu'il y a urgence. Nos subventions peuvent être remises en question chaque année au gré des orientations politiques. Nos relations avec les institutions territoriales sont rarement encadrées par des conventions. Les emplois aidés dont bénéficient certaines de nos structures sont de courte durée, de plus c'est en soi un dispositif très fluctuant. Nous ne voulons pas être la variable d'ajustement des budgets lorsque la crise s'installe. Nous avons la certitude que la sphère économique et sociale doit être repensée par toutes les intelligences qui réfléchissent la notion de collectif et que tous les acteurs doivent être impliqués et sollicités.

02.2 Quel est votre programme, comment comptez-vous vous y prendre pour faire connaître votre situation, pour sensibiliser le public et les élus ?

LM Notre premier outil est une association de type collégial. Un mode de fonctionnement horizontal donc, donnant une place et des responsabilités égales à chacun des membres (pas de présidence) ; le débat en assemblée est déterminant à la définition de notre projet. L'enjeu essentiel de notre démarche à moyen terme est d'être référent des associations non institutionnelles et, sur des points décidés collégialement, de pouvoir parler d'une seule voix. Notre objectif est que notre rôle culturel et social soit identifiable et reconnu par le public et les politiques mais aussi, paradoxalement, par les acteurs de la filière arts visuels. Il s'agit de créer une synergie pour fédérer les nombreuses associations sur le territoire ligérien tout comme les artistes et les publics liés à nos associations. Les réunions du Syndicat des initiatives sont toujours effervescentes, elles soulignent la conviction de chaque structure à se fédérer, ce sont des tribunes constructives et prospectives, il s'agit aussi de trouver des solutions innovantes pour notre devenir puisque la création, l'inventivité, la réactivité sont bien sûr au cœur de nos pratiques associatives. Au-delà des outils traditionnels de visibilité (sites Internet, éditions, rencontres, etc.), nous sommes